

## Eugène Burnouf an August Wilhelm von Schlegel

Paris, 27.11.1834

Empfangsort	Bonn
Handschriften-Datengeber	Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
Signatur	Mscr.Dresd.e.90,XIX,Bd.3,Nr.116
Blatt-/Seitenzahl	3 S. auf Doppelbl., hs. m. U. u. Adresse
Format	24,6 x 18,2 cm
Bibliographische Angabe	Burnouf, Eugène: Choix de lettres d'Eugène Burnouf 1825-1852. Suivi d'une bibliographie. Paris 1891, S. 465-468.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-10-19]; <a href="https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-19/letters/view/561">https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-19/letters/view/561</a> .

[1] Paris, 27 novembre 1834.

Monsieur,

Je suis extrêmement sensible à l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire, et je regarde comme une marque, bien précieuse pour moi, de l'intérêt que vous portez à mes travaux le soin que vous avez pris de me transcrire les paroles si honorables de M. Schelling. Évidemment, cet écrivain illustre tient plus compte aux travailleurs de leur bonne volonté que du succès, car, s'il était indianiste, il n'aurait pu qu'être extrêmement choqué d'un grand nombre d'erreurs réelles qui se trouvent dans ma première partie, sans parler d'une foule d'inattentions dont je suis honteux, et dont je ferai mon *mea culpa* devant le public. Pour ne parler que des plus choquantes, il faudra faire justice d'une note sur *us*, inexacte dans sa plus grande partie, et de confusions erronées, comme *âsa* et *âsît*; *djamyât*, que j'ai pris pour un subjonctif de la deuxième classe, tandis que c'est bien évidemment un précatif. Je vous dirai, entre nous, que M. Bopp est un peu cause de ces fautes, dont beaucoup viennent de précipitation. S'il ne s'était pas jeté à la traverse de mon travail, pour faire chanter ses découvertes par les recenseurs des *Jahrbücher* de Berlin, j'aurais encore gardé un an mon livre, et, outre qu'il aurait gagné sous le rapport de la coordination des parties, qui y est à peu près nulle, et sous le rapport de la concision, qui y manque malheureusement, je crois pouvoir [2] dire que beaucoup d'ignorances, quelle qu'en soit la cause, en auraient disparu. Maintenant, le mal est fait; il sera toutefois réparable si des médecins comme vous veulent bien y apporter le remède de leurs conseils et de leurs avis que je ne perdrai jamais de vue.

Les nouvelles littéraires que vous vouiez bien me communiquer sont du plus haut intérêt. Quelle riche moisson que celle de M. Schilling de Canstadt! Faudra-t-il donc, pour aborder le bouddhisme, avaler, comme le Sage indien, les lacs sans fond du Bhôtânta? Cela est effrayant, seulement pour nous, qui sommes sur le seuil, marchant sous vos bannières; mais vous formerez tant et de si bons disciples que le travail divisé paraîtra plus abordable. Quelque intérêt que j'attachasse à cette précieuse communication, je n'ai pas osé en rien laisser mettre dans le *Journal asiatique*, qui devient d'ailleurs, de jour en jour, plus brûlant des feux de la poésie arabe.

Dans l'intervalle de la lettre dont vous m'avez honoré et de celle que je vous écris dans ce moment, vous aurez dû recevoir le paquet complet de ce qui vous manque. Il était déposé chez Maze, auquel j'avais recommandé de la célérité. Quant au *Vendidad*, je croyais vous avoir adressé le tout; mais, comme il n'en est rien, d'après les détails que vous me donnez, je vous ferai, de nouveau, l'hommage de ce qui vous manque. Je vous demanderai [3] seulement quelque délai, parce que les banqueroutes de libraires, et même de l'ancienne liste civile, ont porté le trouble dans mes *cent* exemplaires, dont la mort de mon lithographe m'empêche en ce moment de publier la dernière livraison.

Les nouvelles littéraires que j'ai à vous annoncer sont assez pauvres; il en est une cependant qui doit, dirai-je vous intéresser, tout au moins être connue de vous. M. Langlois, le chef des troupes de l'opéra que vous aviez si heureusement caractérisées, vient de publier la plus grande partie d'une traduction française du *Harivamsa*; s'il ne vous l'a pas envoyée, je crois que vous serez curieux d'y jeter un coup d'œil. En lui-même, le livre est rempli de légendes intéressantes, et il vaut bien la peine d'être lu. Mais quel fond peut-on faire sur la traduction, quand on voit *djyotisch purô gama* traduit par *qui marche devant la lumière*, et quand un traducteur se vante, à cette occasion, d'avoir rendu l'original littéralement! Il y a des fautes faisables, il y en a d'inévitables; l'attention nous échappe quelquefois,

la mémoire aussi nous manque, parce que nous sommes hommes; mais il y a une limite à ces fautes, et d'ailleurs, en les supposant très nombreuses, on doit voir au travers, alentour, des traces d'un savoir quelconque, d'une exertion et d'une volonté de bien faire qui rendent indulgents les plus difficiles; car, pour rabaisser un mot divin, „il sera beaucoup pardonné à celui qui aura beaucoup voulu.“ Je crains bien, pour le traducteur français du *Harivamsa*, que vous ne trouviez dans son œuvre que bien peu de qualités rédimantes, et j'ai grand'peur qu'il ne tombe sous votre justice sévère, de laquelle il ne se relèvera pas.

Mais je vois que j'abuse de vos moments, et qu'il me reste à peine l'espace suffisant pour vous prier d'agréer mes hommages respectueux.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Eug. **Burnouf**.

P. S. - Seriez-vous assez bon pour présenter mes amitiés les plus cordiales à MM. Lassen et Windischmann?

[4]